

ray, <sup>1</sup> D. Francisco Garay, <sup>2</sup> D. Mariano Otero, <sup>3</sup> D. Luis de la Rosa, <sup>4</sup> D. Joaquín Navarro, <sup>5</sup> presbítero D. Joaquín Guevara, <sup>6</sup> D. Miguel Lerdo de Tejada, <sup>7</sup> D. Melchor Ocampo, <sup>8</sup> D. Santos Degollado, <sup>9</sup> les généraux D. Mariano Arista, <sup>10</sup> D. José Joaquín Herrera, <sup>11</sup> D. Pedro García Conde, <sup>12</sup> D. José María Tornel <sup>13</sup> et D. Juan Soto. <sup>14</sup> C'est à ce parti qu'appartiennent D. José María Lacunza, D. Sebastian Lerdo de Tejada, D. Mariano Yañez, D. Fernando Ramirez, D. José María Cortés Esparza, D. Manuel Zamacona, D. Francisco Modesto Olaguibel, D. Guillermo Prieto, D. José M. Lafragua, D. Joaquín Cardoso, D. F. Zarco, D. Manuel Montellano, D. Juan Antonio de la Fuente, D. Blas Balcarcel, D. Joaquín Ruiz, D. José González Echeverría, <sup>15</sup> D. Manuel Terreros, <sup>16</sup> D. José María Mata,

1 Ministre des finances et homme de très grandes connaissances en finances, commerce et industrie.

2 Député, Ministre des finances, Gouverneur de Zacatecas, Etat qui parvint à être un modèle dans la première époque de l'indépendance.

3 Ecrivain remarquable, orateur de première force, Député, Sénateur et Ministre.

4 Littérateur consommé, écrivain très remarquable, Député, Sénateur, Envoyé aux Etats-Unis, Gouverneur, Ministre plusieurs fois et chargé, une fois, de tous les ministères.

5 Médecin intelligent, poète, écrivain et orateur remarquable, Député et Sénateur.

6 Ecclésiastique éclairé, théologien et canoniste profond, orateur remarquable par sa correction et son excellente logique, Député, Sénateur et Ministre plusieurs fois.

7 Statisticien intelligent, écrivain facile, historien, Ministre plusieurs fois.

8 Littérateur d'un véritable talent et de beaucoup d'instruction, probe, patriote sans tache, Député, Sénateur, Gouverneur et Ministre plusieurs fois.

9 Très probe, loyal, constant et courageux, Député, Gouverneur et Ministre.

10 Général très remarquable par son instruction particulièrement en ce qui regarde la cavalerie, Ministre et Président de la République. Son administration, qui fut libérale, est l'une des meilleures qu'ait eues la République. Il reforma l'armée et la comptabilité il introduisit d'importantes réformes administratives qui existent encore.

11 Général courageux et probe, qui se distingua dans la guerre de l'indépendance, Sénateur, Ministre et Président de la République.

12 Général fort instruit et même remarquable dans les sciences. Ministre et Commissaire qui marqua les limites entre la République et les Etats-Unis du Nord.

13 Ecrivain distingué, littérateur, historien, Gouverneur du District, Député, Sénateur et Ministre plusieurs fois.

14 Général notablement instruit dans les manœuvres de l'infanterie, Député et Ministre.

15 M. Gonzalez Echeverria, oncle de M. le comte de Reus, possède une grande fortune et est l'un des mexicains qui aiment le plus leur patrie.

16 M. Terreros est le fils aîné de feu M. le comte de Regla. Nous pourrions citer beaucoup d'autres personnes titrées et riches; nous nous en abstenons pour ne point offenser leur modestie.

D. Ezequiel Montes, D. Pedro Ogazon, D. Juan José et D. José Valente Baz, D. Jesus Teran, D. José María Iglesias, D. Vicente Riva Palacio, le Dr. Caserta, le Dr. Verdía; les généraux D. Ignacio Comonfort, D. José Lopez Uruga, D. Anastasio Parrodi, D. José María Gonzalez Mendoza, D. Ignacio de la Llave, D. Ignacio Zaragoza, D. Miguel Blanco, D. Santiago Vidaurri, D. Juan José de la Garza et D. Vicente Rosas Landa; D. F. Castillo, D. Anselmo Cano, D. J. Ramirez, D. Ponciano Arriaga, D. Ignacio Vergara, D. Ramon Guzman, D. Juan Navarro, D. M. Ruiz, D. Manuel Siliceo, D. Vicente Chico Sein, D. Ramon Alcaráz, D. Francisco Cendejas, D. Hijinio Nuñez, D. J. Rangel, D. Benito Quijano, D. Juan B. Traconis, D. Pedro et D. Enrique Ampudia, D. Pascual Miranda, D. Cástulo Alatríste, D. Santiago Tapia, D. Manuel Alatorre, D. Florencio Antillon, D. Pedro Hinojosa, D. Ramon Iglesias, D. Porfirio Diaz, D. Ignacio Mejía, D. Bernabé La Barra, D. J. Colombres. Longue et très longue serait la liste de ceux qui, par leur courage et leur brillante éducation, par leur instruction en politique et en jurisprudence, par leur facilité dans la culture des belles lettres, ou, enfin, par leurs bons et honorables services à la patrie, en défendant la cause de la véritable liberté, mériteraient une place distinguée non seulement parmi nous, mais encore dans des pays plus avancés que le nôtre.

Beaucoup de ces libéraux n'ont pas été simplement de bons gouverneurs, mais ils ont administré leurs Etats d'une façon tellement remarquable, qu'ils laisseront certainement parmi leurs compatriotes un souvenir grand et durable. M. Benito Juarez, comme gouverneur de Oaxaca, M. Manuel Doblado, comme gouverneur de Guanajuato, MM. Jesus Gonzalez Ortega et Mariano Riva Palacio, comme gouverneurs de Zacatecas et de l'Etat de Mexico, ont su concilier l'énergie avec la clémence, et l'ordre et l'économie avec la liberté.

Sécurité complète, règlement des impôts, économie habile jusqu'au point d'éteindre toute dette et de niveler les sorties avec les entrées, application constante d'améliorations matérielles, administration exacte de la justice, paix et ordre. Telles ont été leurs œuvres prouvées par les faits, par les documents et mémoires imprimés, où se voit tout l'ensemble du système administratif qui, pendant de longues époques, a donné la tranquillité et le bonheur à ces importantes parties de la République Mexicaine. Pour connaître l'exactitude des choses, quel livres a consultés M. Pacheco? Quelles personnes a-t-il interrogées? A-t-il eu le temps nécessaire pour connaître même de vue la plupart des illustrations dont parle son discours? Ainsi, il suppose vivant M. Lucas Alaman, mort depuis

plusieurs années, tandis qu'il donne pour mort Cuevas Couto ou Cobos— car on lit les trois noms—qui vit encore. Des bruns, il en fait des blonds; des blonds et des blancs, il en fait des métis. C'est incroyable! Comme le cabinet espagnol a eu raison de ne demander à M. Pacheco rien de ce qui se passe au Mexique, car s'il l'eût fait et que le général Prim se fût laissé guider par ses renseignements, il en eût perdu jusqu'au chemin à suivre, et, au lieu d'être à Veracruz, il se trouverait maintenant à l'île de Juan Fernandez! Le bouleversement d'idées de M. Pacheco, nous le répétons, est en vérité incroyable.

En terminant ce point pour passer à un autre, nous dirons à M. Pacheco que, dans les quarante deux années qui se sont écoulées depuis que la République s'est rendue indépendante de la Métropole, il n'y a pas eu cinquante cinq gouvernements, sinon: un Empereur, le gouvernement transitoire de la Régence et vingt trois Présidents, 1 dont plusieurs ont été les substitués des propriétaires, pendant leur absence pour cause de guerre, et les deux derniers ont été de ce nombre. De ces Présidents, qui se sont installés dans la capitale et parmi lesquels M. Pacheco en choisit un pour le reconnaître comme gouvernement, quinze ont été libéraux, et les autres conservateurs; parmi les personnes chargées des secrétaireries d'Etat, cent onze, selon nos souvenirs, ont été libéraux, et soixante neuf ont appartenu au parti contraire 2. Si nous pensions, à l'exemple de M. Pa-

1 *Présidents libéraux.*

Victoria.  
Guerrero.  
Pedraza.  
Farias.  
Herrera.  
Anaya.  
Arista.  
Ceballos.  
Alvarez.  
Comonfort.  
Juarez.

*Présidents conservateurs.*

Muzquiz.  
Barragan.  
Corro.  
Bravo.  
Canalizo.  
Paredes.  
Zuloaga.  
Miramon.

Bustamante et Santa-Anna, qui arrivèrent au pouvoir comme libéraux et parcequ'ils l'étaient, changèrent ensuite d'opinion, bien que le second, dans deux de ses administrations, ait soutenu les principes libéraux exaltés.

Bien que Peña y Peña et Salas n'appartinsent pas au parti libéral, ils soutinrent ses principes dans leur administration respective.

2 *Ministres libéraux.*

Guzman.  
Pedraza.  
Camacho.  
Espinosa de los Monteros.  
Cañedo.

*Ministres libéraux.*

Bocanegra.  
Llave.  
R. Arizpe.  
Esteva.  
Salgado.

checo, qu'un changement de ministère doit être considéré comme un changement de gouvernement, nous compterions peut-être, en Espagne, dans la même période de quarante années, environ quatre vingts gouvernements distincts; mais raisonner ainsi serait agir sans critérium et sans les antécédents d'une histoire qu'il est inutile de lire puisqu'elle est contemporaine et qu'elle se déroule sous nos yeux.

Parmi les diverses appréciations de M. Pacheco, il en est quelques unes qui, bien qu'inexactes, n'ont d'ailleurs aucune importance. Personne ne choisit son père et sa mère; c'est là une des nombreuses vérités de gros-Jean, que M. Pacheco ne niéra point. L'homme ne peut pas davantage avoir plus de talent que Dieu ne lui en a donné; mais, en tout pays, il dépend d'un parti politique de tendre au bien, en se formant, pour ainsi dire, un caractère qui sans doute ne sera point exempt de défauts, car ce serait demander à l'humanité une perfection impossible, mais qui n'aura au moins rien de déshonorant ni de répugnant.

Eh-bien, la peinture du caractère moral des libéraux tracée par le pinceau de M. Pacheco, est la plus odieuse et la plus repoussante que l'on

*Ministres libéraux.*

García.  
F. Angulo.  
Guerrero.  
Moctezuma.  
J. M. Herrera.  
Viesca.  
Zavala.  
Montesdeoca.  
Fernandez del Castillo.  
García Conde.  
P. Anaya.  
Lafragua.  
Pacheco.  
Guevara.  
Villamil.  
Ramirez.  
Lopez Nava.  
Jauregui.  
Zubieta.  
S. Iriarte.  
Rondero.  
Ibarra.  
V. Romero.  
Alcorta.  
Rosa.  
Otero.  
Lacunza.  
Castañeda.

*Ministres libéraux.*

B. Gutierrez.  
Elorriaga.  
Ocampo.  
Payno.  
Arista.  
Yañez.  
Macedo.  
Fonseca.  
Aguirre.  
Arriaga.  
Esteva.  
Esparza.  
Prieto.  
Robles.  
Fuente.  
Urquidi.  
Sierra y Rosso.  
Arriola.  
Juarez.  
Fagoaga.  
Godoy.  
Farias.  
Parres.  
J. J. Herrera.  
C. García.  
Quintana.  
Lombardo.  
Garay.

puisse faire. Que l'on se figure une réunion de mulâtres; derrière les mulâtres, des barbares; derrière des barbares, des assassins et des voleurs; et, comme si tout cela ne suffisait pas, il les fait encore traîtres à leur patrie; quand ils ne veulent pas la vendre aux américains, ils veulent la fractionner; ils ont fait plus encore: ils ont effacé le nom traditionnel de *Mexique*, pour le remplacer par: *Etats-Unis Mexicains*. O honte! O profanation! O crime de lèse-majesté!

*Ministres libéraux.*

- Gutierrez Estrada.
- Tornel.
- Gorostiza.
- Rodriguez Puebla.
- Velez.
- Triqueros.
- Baranda.
- Reyes.
- Rejon.
- Basadre.
- Riva Palacio.
- Comonfort.
- Montes.
- Siliceo.
- M. Lerdo.
- S. Lerdo.
- Llave.
- Teran.
- Iglesias.
- García Antonio.
- Soto.
- J. M. Yañez.
- Ruiz Manuel.
- Flores.
- G. Conde J. M.
- Degollado.
- Emparan.
- Guzman.
- P. Garay.
- Mata.
- Partearroyo.
- Ampudia.
- Zarco.
- Zamacona.
- Doblado.
- Ramirez.
- J. Ruiz.
- Teran.
- Castañeda.
- Núñez.
- Gonzalez.
- G. Ortega.
- Zaragoza.
- Hinojosa.
- Balcarcel.

*Ministres conservateurs.*

- Alaman.
- Teran.
- Rincon.
- J. I. Espinosa.
- Manjino.
- Facio.
- Alas.
- Gomez Anaya.
- Barragan.
- Portugal.
- Echeverria Javier.
- Lebrija.
- Valdés.
- Blasco.
- Mora.
- Bonilla.
- Torres Torija.
- Corro.
- Segura.
- Vallejo.
- Vizcaino.
- Gutierrez.
- Icaza.
- Pina y Cuevas.
- Arrangoiz.
- Blanco.
- Aguilar.
- Lares.
- Velazquez de Leon.
- Olazagarre.
- Muñoz Ledo.
- Elguero.
- Fernandez de Jáuregui.
- J. Marin.
- Cuevas.
- Cortina.
- Peña.
- Romero.
- Pesado.
- P. de Lebrija.
- P. Echeverria.
- Michelena.
- Moran.
- Paredes.
- J. M. Marin.

En vérité, s'il eût été possible, en Europe, d'accorder quelque crédit à tout ce qu'a dit M. Pacheco, tous les gouvernements enseat dû se réunir pour préparer une immense artillerie et raser nos villes, en sauvant seulement dans une arche, comme Noé, quelques hommes blancs, saints et sava- vants, que M. Pacheco eût su choisir.

Nous avons déjà vu que s'il y a dans le parti libéral une race qui ne ressemble pas à celle qui habite les montagnes d'Ecosse, cela provient de notre origine; nous avons aussi cherché à démontrer que non seulement le parti libéral ne manque pas d'hommes de talent et d'instruction, mais qu'il en possède en abondance; voyons maintenant à quoi peuvent se réduire les deux accusations que nous venons d'indiquer.

Pendant le gouvernement des vice-rois, le Mexique fut divisé en douze intendances et trois capitaineries générales de Provinces, excessivement étendues et éloignées de la capitale.

A l'établissement du système fédéral, en 1824, on forma dix neuf parties, en observant la division politique existante, de sorte qu'il n'y eut que quatre parties ajoutées à celles du gouvernement colonial, et cela, par la raison que nous avons donnée de l'immense étendue des capitaineries et intendances. A ces parties, qui s'appelaient intendances, on donna le nom d'Etats,—il fallait bien les désigner par un nom quelconque—et comme ces Etats, bien que soumis, en matières générales, au gouvernement central, reçurent de la Constitution une certaine indépendance pour l'élection de leurs gouvernants et l'administration de leurs revenus, on les nomma *Etats-Unis Mexicains*. L'acte d'Indépendance, où tout cela est consigné, porte les signatures de beaucoup de ceux que l'on appelait titres de Castille, et de ceux qui ont figuré depuis dans le parti conservateur. Cette Constitution a servi de type à celles que la République a eues ensuite, et

*Ministres conservateurs.*

- Jimenez.
- Canseco.
- Almonte.
- C. Castillo.
- Haro.
- Couto.
- Castillo Lanzas.
- Becerra.
- José de la Parra.
- Iturbe.
- Canalizo.
- Corona.

*Ministres conservateurs.*

- Larrainzar.
- Miranda.
- I. Diaz.
- Hierro.
- Zaldivar.
- Jorrin.
- Sagaceta.
- Peza.
- Tovar.
- Parra.
- J. M. Garcia.
- Castillo.

qui n'ont augmenté le nombre des Etats, que par les nécessités locales de quelques fractions connues auparavant sous le nom de Territoires. Telle est l'explication bien simple du grand crime attribué par M. Pacheco au parti libéral. Tel est l'attentat commis par les libéraux contre les traditions et contre leur propre race. Mais que dirait M. l'Ambassadeur si nous lui prouvions que c'est précisément le parti réactionnaire qui a eu l'idée de subdiviser jusqu'à l'infini la République. M. Alaman avait le projet de faire soixante dix ou quatre vingts fractions; ce projet reçut un commencement d'exécution sous le gouvernement de Zuloaga, par la division en différentes fractions des Etats de Mexico et de Guanajuato; tout cela dans le but, selon l'idée de M. Alaman, de créer une multitude d'intérêts locaux qui éloignassent le retour du système fédéral, lequel est en réalité établi sur la base de l'ancienne division territoriale du temps de la domination espagnole, et telle est la force de l'habitude, que sans effort et sans aucun travail, les Etats reviennent à leur formation aussitôt que se terminent les dictatures militaires. Il n'y a jamais eu la moindre dispute pour les limites, qui sont connues même des derniers paysans.

Si, en adoptant une forme politique nouvelle, nous avons imité la Constitution des Etats-Unis, c'est qu'il le fallait, et que l'on ne pouvait pas faire autre chose. Il n'est pas nécessaire, pour le reconnaître, d'être un homme d'Etat et de *gouvernement*, comme M. Pacheco. Les hommes imitent ce qu'ils voient, ce qui est auprès d'eux; les nations font de même: Charles I d'Angleterre tua Louis XVI de France. Nous imitons, nous autres, dans la plus grande partie de nos affaires, les espagnols, qui nous ont élevés; les américains, nos voisins, dans nos institutions politiques; les français, dont nous lisons les ouvrages. Pouvions-nous, par hasard, faire autre chose, et nous soustraire à cette loi universelle? L'extraordinaire serait que nous eussions pris des habitudes anglaises, des institutions russes et une littérature chinoise, sans procéder de l'Angleterre, sans voisinage avec la Russie, sans communication avec la Chine. S'il y a quelque mal dans ce qui s'est passé, c'est un mal nécessaire, un mal historique.

Le reproche auquel nous venons de répondre, est bien frivole, comme on le voit; quant à celui de la trahison que l'on attribue au parti libéral, il est plus grave, mais l'on peut heureusement présenter des preuves qui le détruisent.

Que les administrations du parti libéral aient voulu cultiver les meilleures relations avec un pays voisin, rien n'est plus naturel, plus sage, plus indiqué par la raison; mais de cela à vouloir vendre la République aux américains, il y a une grande différence.

Lorsque commencèrent nos désaccords avec les Etats-Unis, au sujet des colonies du Texas, nous fûmes précisément poussés à la guerre par un excès d'exaltation patriotique qui, considérée dans son ensemble, n'a rien de blamable. L'administration de cette époque, dont faisaient partie MM. Cuevas et Riva Palacio, avait le plus grand désir de profiter de la médiation offerte par l'Angleterre, de reconnaître l'indépendance du Texas, et de fixer les limites au fleuve de las Nueces; mais l'opinion d'une majorité du parti libéral était contraire à cette politique, qui paraissait aujourd'hui sage et habile, et le Mexique se jeta, sans aucun élément pour la soutenir, dans une guerre très juste, il est vrai, mais contre une puissante nation pleine de ressources.

D'après le mémoire de leur ministre de la guerre, les Etats-Unis firent entrer sur le territoire mexicain plus de 90,000 hommes, environ 3,000 chariots, et 400 pièces d'artillerie; ce qui entraîna une dépense de plus de 100 millions de piastres. On finit par faire la paix; les Etats-Unis reconnurent le bon droit du Mexique et lui payèrent une forte somme pour le territoire qui leur était cédé. Quels furent ceux qui firent la guerre aux américains avec le plus d'acharnement? Les libéraux: ils écrivaient, ils combattaient, ils parcouraient le pays, d'un bout à l'autre, la plupart du temps sans ressources, toujours poursuivis, sans espoir de victoire, mais avec la volonté forte, avec cette constance, ou, pour mieux dire, cette ténacité que nous avons héritée de la race espagnole. Les généraux Robles et Morales, avec de la garde nationale, défendirent jusqu'à la dernière extrémité la place de Veracruz bombardée par le général Scott. Dans l'Etat de Chihuahua, D. Angel Trias combattit autant de fois que l'ennemi se présenta. D. Antonio Canales fit la guerre dans l'Etat de Tamaulipas. Balderas et Leon moururent au Molino del Rey. La garde nationale, commandée par Gorostiza, Revilla y Pedreguera, Peñafuri y Martinez de Castro, soutint les rencontres les plus terribles, dans la vallée de Mexico. Le général Perez Castro, le colonel Cano, et les enfants de l'école militaire, à peine au commencement de la vie, succombèrent dans Chapultepec, tandis que Jicotencal, indien pur et non mulâtre, se faisait tuer dans le bois avec tout son bataillon. Nous fûmes malheureux dans les batailles, mais non déshonorés.

Le Molino del Rey et Churubusco coûtèrent plus de monde aux Américains, que s'ils eussent perdu ces batailles. Et qui faisait tout cela? Les libéraux; les personnages les plus notables de ce parti exposèrent leur existence et celle de leurs familles, comme ils devaient le faire pour la défense de leur patrie. Enfin, quand on fit le traité de paix, et qu'on le sou-

mit, à Querétaro, à l'approbation de la chambre, une partie des libéraux s'y opposa avec ténacité et protesta contre la paix, parcequ'ils ne voulaient pas s'avouer vaincus, bien que les faibles éléments de guerre sur lesquels avait pu compter la République, fussent complètement épuisés. Quelques personnes, en très petit nombre, ne trahirent pas, mais elles transigèrent momentanément avec l'ennemi, en se mettant à la tête de la Municipalité, peut-être afin de rendre un service à la capitale, ou de lui éviter au moins des maux considérables, en devenant, pour la population subjuguée, un bouclier contre l'invasion victorieuse. L'une de ces personnes, M. Suarez Iriarte, malgré son talent distingué, son excellent caractère et ses nombreux amis, fut inculpé et condamné par le Grand Jury de la Chambre des Députés: Eh-bien! la majorité de cette chambre était libérale. L'unique relation historique de cette guerre est l'œuvre du travail et de l'étude de personnes du parti libéral.<sup>1</sup>

Tout ceci ne veut point dire que le parti contraire fut traître et partisan de l'invasion. Ce serait de notre part une horrible calomnie. La nation entière, par son esprit très marqué d'indépendance, pensa de la même manière et accepta la guerre avec enthousiasme; des personnes de toutes les opinions, de tous les partis, prirent indistinctement les armes et prêtèrent même leurs services comme simples soldats. Les éléments de nos voisins, particulièrement en ressources pécuniaires, étaient supérieurs, et nous ne recûmes, nous autres, de l'étranger, ni un seul homme, ni une seule piastre, ni un secours quelconque.

La doctrine Monroe est une grande doctrine. C'est la séparation politique du vieux monde et du monde nouveau; c'est l'indépendance d'un grand continent; c'est l'expression de nécessités comme de systèmes différents; c'est la sauvegarde, pour des nations vierges, de complications fréquentes avec les vieilles monarchies; c'est, en un mot, l'émancipation de toute tutelle et de toute vassalité.

M. Pacheco croit-il que le parti libéral ne se soit point trouvé, non pas une mais plusieurs fois, en position d'adopter cette doctrine Monroe, en formant avec les Etats-Unis une alliance qui lui eût procuré des armes, de l'argent, une marine, enfin tous les éléments nécessaires non seulement pour déployer un appareil de force, mais encore pour mettre la nation en état d'envahir des peuples plus faibles? Pourquoi donc ne l'a-t-il pas adoptée? Parceque, opprimé et, jusqu'à certain point, assujéti par les exigences impossibles à satisfaire de ministres étrangers qui n'ont pas mieux

<sup>1</sup> L'une de ces personnes est M. Payno, auteur de la brochure que nous traduisons

compris que M. Pacheco, l'esprit *juste et pacifique* de leur mission, le Mexique a souffert, plutôt que d'implorer l'aide de ses voisins; parceque, nous le dirons avec franchise, la doctrine Monroe serait bonne, si l'Amérique était peuplée d'une seule race; elle conviendrait au Mexique, s'il se trouvait dans une paix complète et dans la même voie de prospérité que les Etats-Unis; mais elle est absolument inadmissible entre races d'origines distinctes, et entre peuples dont les uns doivent perdre tout ce qu'ils possèdent physiquement et moralement, par le voisinage d'autres plus forts, mieux constitués et plus entreprenants; parceque ce sentiment de race et de croyances, que M. Pacheco suppose mort dans le parti libéral, existe tellement actif, qu'il n'a jamais permis que le Mexique établît avec la République voisine d'autres relations que celles d'usage avec les puissances étrangères; parceque, enfin, un sentiment de patriotisme et un noble orgueil ont fait que ce parti libéral, si calomnié par M. Pacheco, n'ait jamais sollicité un secours de l'étranger, aimant mieux s'imposer toute espèce de sacrifices et s'exposer à tous les périls que d'attirer, sous aucun prétexte, des armées étrangères sur le territoire de la République.

La doctrine Monroe, comme la plupart des préceptes de droit public, a besoin de l'appui de la force et de la sanction des faits. La révolution actuelle des Etats-Unis a affaibli, a nullifié pour le moment cette doctrine, dont nous avons pu constater évidemment les dangers pour ceux qui ne sont pas de la même race. Le Nord et le Sud ont vu avec impassibilité le débarquement sur nos côtes des troupes européennes. Le Président Lincoln n'a pas même osé jusqu'à présent parler aux chambres de la doctrine Monroe. L'esprit d'indépendance est préférable à tout; l'homme ne se trompe jamais quand il remplit ses devoirs, et il conserve, au milieu du malheur, le droit au respect de ses ennemis eux-mêmes. Passons à autre chose.



